

collection *singuliers pluriel*

Angela Lugin

En-dehors

Ouvrage publié avec le concours de la Région Bretagne

© éditions isabelle sauvage, 2015
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-917751-57-2
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

*à ma mère, pour son attachement
aux autres rives*

Les hommes attendent, assis sagement, leurs gros coudes posés sur les minuscules tables d'écoliers. Madame C. me présente: «Madame Lugin, votre professeur de littérature», puis s'en va. Professeur de littérature. Les mots résonnent comme une imposture. Je transpire sous mon écharpe. Je sors mes affaires sur le bureau, j'essaie de repenser à ce qu'il va falloir faire, dans l'ordre. Je n'ai aucun ordre.

Il y a une quinzaine de gars. Plus âgés que ce que j'avais imaginé. Ils parlent fort. Beaucoup de gaieté. Ça résonne. Je suis debout, je les regarde. Ils rient, parlent tous en même temps. Je souris et leur dis, avec un calme retrouvé, que je vais avoir du mal à leur parler dans cette agitation. Des excuses.

«On est habitués au bruit ici! C'est la première fois pour vous? demandent-ils (à moins que ce ne soit pas une question).

– Oui.

– Ouh! lala! et alors vous aviez peur de nous?

– Un peu.

– Et vous nous trouvez comment?

– J'enseigne depuis longtemps sur le campus, mais c'est la première fois que j'enseigne dans ce lieu.

– Et alors...

– ... Je suis rassurée de voir que je suis en face d'étudiants.»

Ils rient.

Les types assis ici ont dû quitter le monde de l'écriture par la porte de l'échec, il y a longtemps. Il est difficile de comprendre ce qu'est une explication de texte. Alors je dis tout ce qu'elle n'est pas. Je leur dis qu'il n'existe pas de

parole qui fasse autorité sur une autre. Qu'il faut pratiquer, à la manière d'un instrument de musique. Écrire, écrire, écrire. Et lire. Oser. Libérer la pensée. Libérer les mots. Ma parole comme une poésie apprise par cœur.

Dans un mouvement soudain, sans prendre le temps de réfléchir, je leur propose de répondre au questionnaire de Proust. C'est étrange parce que je n'aime pas particulièrement les pistes qu'il propose – ni les réponses de l'écrivain, d'ailleurs. Je pense aux magazines féminins et à leurs tests de personnalité. Mais voilà les questions qui me reviennent, là, tout de suite. Les faire écrire, vite, et me taire. Impossible de différer.

Pourquoi suis-je incapable de planifier un cours ? Pourquoi ne sais-je compter que sur la part d'imprévu que la littérature libère, pourquoi vouloir toujours ce cadeau, en prenant le risque que la littérature s'en foute et qu'à certaines heures elle ne révèle rien ?

Je leur donne des copies et des stylos, tout en me justifiant : pas de portrait ou d'enquête psychologique, je ne sais quoi, non, juste une façon plus facile de se remettre à écrire, en partant de soi, de ses goûts, de ses émotions. J'aurais aimé leur proposer un exercice plus vif. Mais ils jouent le jeu, dociles. Éclats de rire, silence, questions. « Madame, j'arrive pas à la question "ce que je déteste par-dessus tout ?", vous voulez dire ici ou dehors ? » Je ne sais pas, je lui dis de faire comme il veut... « Je n'arrive pas à penser comme au-dehors, ce n'est pas que je ne me souviens plus, mais je n'y arrive pas. » S'il en est ainsi, je dis de répondre « du dedans ». « Alors, les épinards » fuse, du tac au tac.

Je ramasse les feuilles, et leurs différentes graphies me prennent à la gorge. L'écriture est si timide, si effacée, si hésitante. Je crois qu'il est dur pour eux de me remettre leurs réponses, comme le dessin même de leur fragilité.

Un petit livre traîne au fond de mon sac d'école. *L'Homme à l'oreille coupée* de Jean-Claude Mourlevat. Rien à voir avec *Le Cid* qui est le premier texte au programme. Ça viendra plus tard. Vingt minutes de lecture de ce texte rigolo, vif, qui raconte comment un vieillard à qui il manque une oreille invente chaque soir dans une auberge devant d'autres ivrognes avides une histoire différente pour expliquer comment il l'a perdue, son oreille. Les hommes rient parce que les inventions sont colorées, il y est question de femme jalouse, de froid sibérien, de lanceur de couteaux. Ils écoutent. Attentifs. Ils sont tristes que le texte soit si court, voudraient d'autres inventions, que je continue à lire des aventures inattendues. Je les invite à écrire une autre version pour la semaine prochaine. Il s'agit de se mettre à la place du vieillard et d'inventer à son tour une histoire. Pas de protestation.

Nous allons étudier, ce premier semestre, *Le Cid* de Corneille. Je regarde les gars. Ils m'écoutent. Je dois continuer. Le théâtre du xvii^e. Petite histoire. Ils s'arrêtent à l'alexandrin. Pourquoi l'alexandrin ? Pourquoi serait-ce un vers plus noble qu'un autre ? Certains linguistes ont montré qu'il s'agissait en fait du phrasé le plus naturel, le plus proche de notre façon de parler... Un jeune homme à l'accent corse m'interrompt pour me dire que non, pour lui, c'est à cause des douze disciples. C'est pas bête ça. Un autre

parle d'Alexandre le Grand. Oui, il n'a pas tort, le mot vient d'un poème d'Alexandre de Bernay du XII^e siècle, *Le Roman d'Alexandre*, dont Alexandre le Grand est le héros. Puis nous nous mettons à compter les syllabes. J'explique les e muets, les liaisons, et nous voilà à déclamer à haute voix, une seule et même voix, le premier vers du *Cid*: «*Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?*»

C'est la voix de Chimène scandée par quinze hommes qui ouvre le bal. Et la question adressée à la sœur, la confidente, l'amie, s'enfle. La parole de l'autre est-elle une promesse? La parole de l'autre garantit-elle une vérité, un lieu de repos? Un chœur d'hommes dans le cœur d'une jeune fille qui doute. *Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?*

Le surveillant est prévenant, agréable. Il a manifestement du cœur, de la réserve, du professionnalisme. Il est attentif à la façon dont les choses se passent pour moi. Comme un point final, il me dit de ne jamais oublier où je suis, comme on dirait à un enfant découvrant le chiot tant attendu de ne jamais oublier qu'il s'agit d'un animal. Oui, j'avais oublié. J'étais ici chez moi. Un poisson dans l'eau. Là où la langue interroge sans fin l'aurore et les ruines, dans la fumée des cigarettes et les fenêtres sans espoir.

Je suis dans une prison.

Le questionnaire

«*Je suis dans l'attente et l'espoir / J'aime les jonquilles / Mon plus grand malheur? Retourner en prison / Qui je voudrais être: un bon père, que ma fille soit fière de moi / J'ai pris beaucoup de recul sur les choses essentielles / Je suis quelqu'un de généreux / État présent de mon esprit: ailleurs / Mon héros dans la vie réelle serait mon père / Mon état actuel ne me permet pas d'avoir les idées claires / Mon héros dans la fiction? Tom Sawyer / Troublé, stressé et revanchard / Mon occupation préférée: la chute libre / Je n'aime pas les fleurs en particulier, j'aime les fleurs et toutes verdure dans leur ensemble, sauf les ronces / Mon rêve de bonheur: la clé de chez moi / J'en ai pas / Question pourrie / Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence: toutes sauf les miennes / Être libre, me promener sans ticket de circulation / Être près de ma mère à regarder la télé et manger un bon plat du pays / Mon rêve de bonheur est de voir un jour libérée ma terre de Corse de la colonisation française / Mon cœur ne me permet pas de parler. Pardon / Rien à foutre.*»

L'odeur des livres

Je leur distribue des livres neufs que la faculté leur offre. Ils reniflent les pages. Ça sent le neuf. Ils aiment bien. Sourires. Ils ont droit aussi à des Robert de poche. Ils sont étonnés que la fac leur donne des livres, immaculés. Ils vérifient que c'est bien vrai. Difficile pour eux vraisemblablement de croire que quelque chose, ici, leur soit offert.

Je leur demande leur nom pour écrire la liste de mes étudiants sur mon gros cahier argenté. Ils s'étonnent et sortent leur nez des livres. « Vous voulez certainement dire notre numéro d'écrou ? »

Une sorte de joie

J'ai mis des chaussures à talon. Dans la grande allée, les grilles s'ouvrent une à une. Je pense à la rythmique de mes pas qui résonnent, au bruit des clés qui entrent dans les grosses serrures et aux portes qui se referment avec fracas. Mon grand corps est un peu ridicule, qui se dodeline là, sur de hautes chaussures de femme. Je monte le petit escalier métallique vert. Je me tiens à la rampe. L'impression de l'orée de la chute. Quelque chose flanche dans mes jambes. Je n'ai pourtant aucune appréhension. Ce doit être autre chose.

Le bureau. Madame C. et le surveillant m'offrent un café et un gâteau. Sourires. La fatigue dans mes jambes disparaît.

Dans la salle de classe, le type assis au premier rang porte un tee-shirt blanc et un jogging gris. Il a des tatouages de prisonnier sur les bras, dans le cou. Mort aux vaches. Des pensées à sa mère. Une rose. Des lettres en capitales d'imprimerie. VMI. FTW. Et puis, des prénoms de femmes, une croix, un cœur. Aucune couleur, juste un épais trait noir. Un trait qui s'est diffusé profondément dans la chair. La ligne semble vouloir s'étendre, rêve de recouvrir tout le corps. Il a les cheveux rasés, le regard doux et furtif. Il doit avoir 45 ans. Il est assis seul, enfoncé en lui-même. Il se tient loin de l'effervescence des autres. Il écoute. Le corps est large, il ressemble à un vieux fauteuil évasé, aux accoudoirs relâchés, à la structure éventrée. Des cicatrices sur le crâne. La tête penchée sur la table, comme un qui prierait.

Un jeune homme corse manifeste immédiatement une lucidité et une intelligence affranchies. Il écrit très bien. Il me tend le travail sur *L'Homme à l'oreille coupée*. Le seul. Il s'appelle Emmanuel. Il dit son prénom avec une lenteur, une inénarrable douceur.

Assis à côté de lui, Monsieur P., un Corse d'une cinquantaine d'années. Tiré à quatre épingles. Je sors mes lunettes, j'essaie de les nettoyer avec un bout de ma chemise... «Madame, je peux me permettre?» Il prend mes lunettes et les nettoie avec un petit chiffon qu'il extrait d'un étui très chic. Il est impeccable. Chemise blanche et petit pull en cachemire jeté sur les épaules. Ses yeux rieurs me regardent par-dessus ses lunettes.

Un grand noir athlétique mastique un cure-dents en bois, les mâchoires anguleuses s'animent mécaniquement. Regard brillant et droit.

Un très jeune homme, avec un bandeau dans ses longs cheveux bruns, explose de vitalité, assis en équilibre sur la chaise au fond de la classe. Il n'est que sourire.

Un Chinois au visage rond arbore des lunettes carrées d'un autre âge. Il porte un survêtement bleu électrique en matière synthétique. Il s'est endormi en attendant mon arrivée, la tête dans les bras, sur la table. On dirait un élève fatigué sur les photos de Doisneau. Heureux de l'île offerte par le sommeil et par la chaleur de son propre corps. Nous rions tous parce qu'il a la marque des plis de ses vêtements sur le visage. Il m'explique avec son français à la fois hésitant et précis qu'il travaille, très tôt le matin, au nettoyage de la prison. C'est un «auxi».

J'ai l'impression que pour eux être là, ensemble, devant moi, le livre ouvert dans leurs mains viriles, a quelque chose à voir avec une sorte de joie.

Notre lecture du *Cid* commence, impromptue et légère. Ma parole d'enseignante, si hésitante depuis plusieurs années auprès des élèves et des étudiants à l'université, retrouve ici, et sans raison apparente, une légitimité à toute épreuve. Il y a quelque chose dans ma voix qui se libère et qui ne relève pas du théâtre habituel. Une vieille énergie, intacte, comme renouvelée. Ma voix ne tremble plus et rit. Une magie étrange, ça doit être ça, apaise ici mon cœur de prof.